

Langue, Pouvoir et Relation. Géopolitique et géolinguistique

Jacques Demorgon
Philosophe et sociologue, Paris



Résumé : *En ce XXI^e siècle de « mondialité », la question des langues est en plein renouveau. « Langue, Pouvoir et Relation » est l'un des thèmes les plus traités car ces notions sont à redéfinir dans le contexte de l'évolution planétaire actuelle. Deux regards historiques nous aideront. D'une part, sur les langues européennes liées aux développements néolithiques, d'autre part, sur l'unification latine suivie de la diversification des langues romanes. Nous pourrions alors aborder la question de la constitution de facto de l'anglais comme lingua franca dans l'économie financière mondiale de plusieurs points de vue : celui de la guerre des langues, celui du mythe ou de la réalité d'un anglais mondial et celui de son évolution probable. Nous terminerons cette étude sur son objectif fondamental : comprendre comment les langues-cultures pourraient devenir l'objet d'études susceptibles d'anticiper en partie les conflits géopolitiques qui sont en préparation et que l'on voit malheureusement venir toujours trop tard. On traitera, grâce aux travaux de François Jullien, de la question des oppositions « serrées ou desserrées » dans les pensées classiques occidentale et chinoise.*

Mots-clés : *anglais, langues, mondialité, pouvoir, relation, latin, Chine, intraduisible*

Zusammenfassung : *In diesem 21sten Jahrhundert der „Mundialität“ erleben wir erneut Fragestellungen zum Thema Sprachen. „Sprache, Macht und Beziehung“ werden zu einem der meist behandelten Themen, da diese Begriffe im Kontext der aktuellen Entwicklung des Planeten neu definiert werden müssen. Zwei historische Ansichten werden uns dabei helfen, und zwar die europäischen Sprachen im Rahmen ihrer neolithischen Entwicklungen auf der einen Seite und auf der anderen Seite die Vereinheitlichung der lateinischen Sprachen, auf die die Diversifizierung der romanischen Sprachen folgte. Wir werden uns dann der Frage der Entstehung der englischen Sprache zuwenden, die de facto zur lingua franca der globalen Finanzwirtschaft wurde. Dies wird aus den Perspektiven der Sprachkriege, des Mythos eines „Weltenglischen“ und seiner vermeintlichen Entwicklung behandelt. Unsere Studie schließt mit ihrem zugrundeliegenden*

Ziel: Verstehen, wie Kulturensprachen zu Forschungsobjekten werden können, die imstande sind, die aufkommenden geopolitischen Konflikte im Anmarsch teilweise zu antizipieren, bevor es zu spät ist. Wir werden dank der Werke von François Jullien die Fragen der „festen oder losen“ Antagonismen im klassischen westlichen und chinesischen Denken behandeln.

Schlüsselwörter : *englisch, Sprachen, Mundialität, Macht, Beziehung, Lateinisch, China, unübersetzbar*

Abstract : *In the global 21st century, language is an issue in full renewal. “Language, Power and Relationship” is one of the most widely discussed themes because these notions need to be redefined in the context of contemporary development worldwide.*

We will be assisted by two historical perspectives: on one hand, a view of European languages linked to Neolithic developments and on the other, the unification of Latin, which was followed by the diversification of the Romance languages. Then we shall be able to approach the issue of the establishment of English as lingua franca in the global financial economy from several points of views: the war of languages, the myth or reality of global English and its probable evolution.

We will end this study with its fundamental goal: to understand how languages-cultures could become the object of studies which could enable us to anticipate in part the geopolitical conflicts that are in preparation and that we always see coming too late. Drawing on the work of Francois Jullien, we will treat the question of the “tight or loose” oppositions in classical Western and Chinese thought.

Key words : *English, languages, globalization, power, relationship, Latin, China, untranslatable*

1. Langue, Pouvoir et Relation dans la dynamique intersociétale

En ce XXI^e siècle de « mondialité », la question des langues est en plein renouveau. « Langue, Pouvoir et Relation » est l'un des thèmes les plus traités car ces notions sont à redéfinir dans le contexte de l'évolution planétaire actuelle. En simplifiant, on peut opposer la *Guerre des civilisations*, à la Huntington, et le *Rendez vous des civilisations*, à la Todd et Courbage. On est au cœur d'une bifurcation de la relation tendue entre le choix de négocier, pour inventer et construire avec « l'autre », et le choix de dominer n'excluant pas le risque de détruire l'autre et même de se détruire.

« Qui est soi et qui est l'autre ? » : question ouverte et fort complexe. En effet, les identités politiques, linguistiques, religieuses et sociales s'associent ou se dissocient, contribuant au renforcement ou à l'affaiblissement des sociétés. Un groupe, jusqu'ici dominé, peut tenter de substituer sa langue à celle des dominants. De même, l'exercice d'une religion est imposé ou refusé. De jeunes occidentaux, élevés à Londres, associent conversion religieuse et positions politiques extrêmes. Des pays complexes, vite présentés comme « arabes », entrent dans un processus révolutionnaire. Perspectives d'unification et de diversification sont constamment à l'œuvre dans la vie des personnes, des groupes et des sociétés. On met souvent l'accent sur les avantages de force « cumulée » ou de communication « facilitée », résultats supposés des unifications politiques et linguistiques.

On est là dans la relation de pouvoir en tant qu'elle mène à l'épreuve de forces. Cependant, quand cette orientation finit par faire problème avec des coûts inhumains extrêmes, les acteurs opposés peuvent enfin chercher à construire des organismes de négociation : concert des nations, organisation des nations. Dès lors, la voie est ouverte à ce que Glissant (2011) nomme la Relation, avec une majuscule, c'est-à-dire tout l'ensemble de possibilités d'une aventure humaine partagée. Dans cette perspective, s'impose la valorisation, le pluralisme, religieux et linguistique.

Ainsi, tendus entre leurs modalités d'unification et de diversification techniques, politiques, linguistiques, trois cas exemplaires méritent réflexions et analyses. D'abord, la genèse et l'expansion des langues indoeuropéennes. Ensuite, l'installation du latin comme *lingua franca* d'une Europe romaine puis catholique. Enfin, la constitution *de facto* de l'anglais comme *lingua franca* dans l'économie financière mondiale.

Cette dernière situation préoccupante aujourd'hui sera étudiée de plusieurs points de vue : celui de la guerre des langues, celui du mythe ou de la réalité d'un anglais mondial et celui de son évolution probable.

Par contre, nous consacrerons les deux derniers points de cette étude à comprendre comment les langues-cultures pourraient devenir l'objet d'études susceptibles d'anticiper en partie les conflits géopolitiques qui sont en préparation et que l'on voit malheureusement venir toujours trop tard.

2. Langues indoeuropéennes et développements néolithiques

Depuis le 17^e siècle, et ensuite jusqu'à nos jours, les ressemblances lexicales et grammaticales entre les langues indo-européennes ont été mises en évidence par de nombreux linguistes. Ces langues sont entrées en contact avec des langues qui les précédaient dont elles ont conservé un certain nombre de mots. Elles les ont largement détruites comme l'étrusque. A l'exception de celles qui bénéficiaient d'un isolat, par exemple montagneux, ou de celles qui se trouvaient en bout

de course de l'expansion indoeuropéenne, comme le basque dont les locuteurs reculèrent mais finalement subsistèrent.

Une telle influence linguistique, étendue et profonde sur de nombreuses autres langues, ne peut s'exercer qu'à partir de contraintes ou de séductions fortes et durables. La langue dominante doit disposer d'atouts culturels novateurs. On l'a vérifié pour l'expansion plus ancienne des langues austronésiennes comme pour celle plus récente du bantou. Les locuteurs de ces langues étaient des agriculteurs qui se sont accrus démographiquement et se sont déployés, nombreux et assurés, sur le domaine des chasseurs-cueilleurs. L'expansion des langues indoeuropéennes apparaît plus difficile à préciser parce qu'elle semble plus diversifiée et plus complexe. C'est qu'elle s'est effectuée, vraisemblablement, sur la base de tout un ensemble contrasté d'atouts culturels qui se sont réunis sur près de deux millénaires. Ils ont conjugué des capacités liées à des techniques multiples concernant l'agriculture, l'élevage, le transport et la guerre. D'où des pouvoirs de séduction, de contrainte et d'organisation. Une telle complexité a conduit à deux grandes hypothèses concurrentes. Selon la première, l'expansion indoeuropéenne aurait pris son départ au 7^e millénaire en Anatolie. Ses atouts résulteraient de progrès supplémentaires de la révolution néolithique : pratique intensive de l'agriculture, nouveaux moyens de conservation. Elle aurait pris le chemin de la Turquie puis de la Grèce.

La seconde hypothèse situe l'origine de l'expansion indoeuropéenne dans la région des grandes plaines herbeuses, au nord de la Mer noire et de la Caspienne, en 5000 av. JC. Ses atouts seraient différents avec surtout une double domestication du cheval. Comme cheval « monté », il permettait un développement de l'élevage sur de grandes surfaces, mais aussi une nouvelle dynamique guerrière de souplesse et de vitesse. Par ailleurs, le cheval de « trait », permettait l'amélioration des labours avec des charrues plus résistantes et plus mobiles en association à la roue qui permettait aussi une grande amélioration des transports.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que la dynamique du développement indoeuropéen ait pu bénéficier d'une conjugaison, d'une sommation de ces deux expansions et de leurs deux avancées. Il ne faut pas concevoir cette évolution comme linéaire. Elle s'est étendue dans diverses directions : l'Europe du nord, l'Europe du sud, l'Asie centrale et l'Inde. Elle a occupé une période de deux à trois millénaires. Les déplacements ont pu parfois s'accélérer, parfois se ralentir en sédentarité. Les transferts de technologie séducteurs ont pu alterner avec les contraintes militaires. De l'Ukraine à la Moldavie, on a découvert d'énormes tumuli royaux pouvant atteindre 36 mètres de diamètre. Le roi dans l'une de ses sépultures avait à ses côtés à la fois un poignard et une hache plate en cuivre.

La constitution des langues indoeuropéennes est donc clairement en relation avec tout un ensemble de nouveaux techniques décisifs aussi bien pour la paix que pour la guerre, comme pour des types de société à l'occasion plus sédentaires

ou plus nomades. Il n'y a pas eu que des dominations unilatérales. Toutes sortes de conflits mais aussi d'arrangements ont eu lieu. Les gains démographiques pouvaient conduire les uns à rester dans les lieux aménagés, les autres à poursuivre ailleurs une évolution mixte sur la base de données acquises ou nouvelles.

Seul un pouvoir complexe, profond, étendu sur plusieurs plans, a pu permettre ces ralliements linguistiques indoeuropéens. Ils n'ont pas été nécessairement le produit d'un protoindoeuropéen unique quant à son origine dans l'espace et dans le temps. On peut supposer plusieurs foyers en évolutions différentes mais reliés, se renouvelant et partageant en partie les acquis les plus consolidés : techniques, organisations, mœurs et langues diversement associées.

3. « Unification latine », diversification « romane »

Le latin, en 500 av. J.C., n'était qu'une petite langue indoeuropéenne parmi d'autres, située dans une petite région, le Latium et, de ce fait, parlée à Rome. C'est l'expansion militaire et politique de l'Empire romain qui va faire sa fortune. Toutefois, quand l'empire « s'étend de l'Ecosse à l'Euphrate », c'est seulement la moitié de la population qui parle latin. Alexandre Grandazzi (2010) le souligne et pense qu'à l'autorité, politique, il faut ajouter une autorité linguistique spécifique. Il la trouve dans un phénomène qui a auparavant concerné la langue grecque et qui serait une sorte de raffinement, d'équilibration. Cela n'est pas donné mais acquis justement au contact intime d'une autre langue.

On l'a oublié, mais les écrivains romains écrivirent d'abord en grec pendant plus d'un siècle. Ensuite leurs modèles restèrent grecs. Grandazzi (2010 : 64) insiste : « *Dès ses débuts littéraires, le latin est une langue de la traduction et de l'assimilation, toutes caractéristiques qui l'ouvrent déjà à une certaine forme d'universalité.* ».

A leur tour, les réussites latines, singulièrement celles de Virgile et de Cicéron, deviendront des modèles imités de tous. On a une « canonisation » du latin mais aussi sa « congélation linguistique ». De Cicéron à Tacite et Augustin, c'est la même langue qui est utilisée. Le latin survit à la disparition de l'Empire romain d'occident et reste « la langue parlée en Europe occidentale jusqu'au VIIe ou VIIIe siècle ». Son effacement populaire, en quelques générations, résulta du déclin des institutions culturelles et pédagogiques.

Toutefois, plusieurs faits linguistiques sont liés. Le latin va rester comme langue de l'Eglise et plus encore : « *Il a coexisté aussi bien pour la littérature que pour la science avec les langues vernaculaires qui étaient les seules comprises par la population. Descartes a écrit son Discours de la Méthode en français pour le traduire ensuite en latin.* » Du Bellay, chantre du français, disait en même temps qu'il préférerait écrire en latin. « *Jusqu'au 18^e siècle, les cours à l'Université,*

en Allemagne, se tenaient en latin ». Pour toutes ces raisons, la longévité partagée du latin ne peut se ramener aux seules causes d'ordre politique.

Cette survivance spécifique s'est maintenue alors que s'engendraient les différentes langues romanes. Selon la formule de Van Lier (1990), le français est du latin parlé en présence des Germains ; et l'espagnol, du latin parlé en présence des Arabes. Après un règne jamais absolu mais d'un millénaire et demi, le latin se fragmente dans les conduites de locuteurs aux contextes géophysiques et géohistoriques différents. Cette fragmentation des langues romanes précède et conduit, pour sa part, à la conversion en nations modernes des royaumes et empires.

4. Modernité et mondialité : l'« hypercentralité » de l'anglais

Les précisions d'Alexandre Grandizzi (2010) concernant le latin nous met en présence d'un horizon linguistique selon lequel les langues ne sont pas seulement en relation de domination mais en relation d'échange, de partage, de composition, d'engendrement réciproque. Cela constitue comme une règle aussi pour l'advenir humain. Reste que le latin n'aurait pas pu accéder à ce privilège sans les deux bases politiques de l'Empire romain et de la Catholicité romaine.

Or, cette période « royale, impériale » de l'histoire humaine est remise en cause par la naissance de la modernité dès le XI^e siècle, puis avec la Renaissance, la Réforme, les révolutions informationnelles, scientifiques, techniques et industrielles. Sur la base des apports antiques retrouvés et transmis par les Arabes comme sur celle des activités économiques profitant, mais aussi se libérant des contraintes impériales, les acteurs associés de l'information et de l'économie vont s'élever au niveau des pouvoirs religieux et politiques et même se les approprier. Les cités marchandes italiennes, dont Venise, les ports hanséatiques de la Baltique et de la Mer du Nord sont les foyers d'émergence de ce monde moderne. Cela conduisit finalement au triomphe de la Grande Bretagne. Elle devint l'exemple de la première nation marchande et industrielle moderne, troisième forme de société après les tribus et les royaumes. Cet exemple sera bientôt suivi en Europe conduisant à la régression et, non sans extrêmes violences, à la disparition des Empires, lors de deux tragiques guerres mondiales.

Ainsi, l'anglais, une première fois, acquiert un statut politique et civilisationnel privilégié. Ce statut se confirme et se renforce quand les Etats-Unis présentent, eux, le premier exemple d'une société d'économie informationnelle mondialisée, quatrième grande forme de société, intégrant mondialement la forme de la nation marchande. Aujourd'hui, la constitution *de facto* de l'anglais comme *lingua franca*, dans l'économie financière mondiale, est la conséquence de ces deux dernières grandes mutations sociétales accomplies successivement par la Grande Bretagne et les Etats-Unis, tous deux de langue anglaise. Ces deux pays l'ont

souvent proclamé, ils se sentent investis d'une responsabilité civilisationnelle globale et leur langue en est partie intégrante. L'histoire montre clairement que l'importance actuelle de l'anglais est historique et factuelle.

Reste que l'advenir humain est à une bifurcation. Une large part du monde non occidental reconquiert la place qu'il avait pu avoir auparavant, ou à laquelle, de toute façon, il peut prétendre.

5. L'anglais et le français dans la guerre des langues

Les analyses qui précèdent indiquent clairement que la langue française est d'abord liée à une période historique dont les dominantes ont été latines : romaine et catholique. Un moment, la langue française a fortement influencé la langue anglaise, singulièrement en raison de la conquête normande. Henriette Walter (2001) le souligne : « *Plus des deux tiers du vocabulaire anglais sont d'origine française alors que les emprunts de notre langue à l'anglais sont de l'ordre de 4%* », ce début de réciprocité n'ayant commencé qu'au 18^e siècle.

Ces emprunts lexicaux n'ont pas empêché la Grande-Bretagne d'étendre et d'approfondir ses différences sur les plans religieux, économique et politique. En même temps elle garde et développe d'importantes spécificités linguistiques.

Même si, avec un décalage d'un siècle, la France rejoint les évolutions économiques et politiques britanniques, elle manifeste aussi d'importantes spécificités culturelles et linguistiques. Par la suite, les intenses rivalités coloniales franco-britanniques ont largement contribué à situer les deux pays au cœur d'une épreuve de force. Ces habitudes conflictuelles se sont transplantées. Certains Français demeurent hostiles, non à la langue anglaise mais à son imposition généralisée.

Certains Anglais vont plus loin, jusqu'à tenir des propos meurtriers concernant la langue française. Jacques Cortès (2010 : 151-165) en donne « trois preuves entre des milliers : « A l'orée du XX^e siècle, aux Etats-Unis, Madame Margaret Thatcher déclare : « *Le pouvoir dominant est l'Amérique, le langage dominant est l'anglais, le modèle économique dominant est le capitalisme anglo-saxon* ».

Second exemple, David Rothkopf, directeur général du cabinet de conseil Kissinger Associates, écrit, en 1997, dans *Praise of Cultural Imperialism* (« Éloge de l'impérialisme culturel ») : « *Il y va de l'intérêt économique et politique des États-Unis de veiller à ce que, si le monde adopte une langue commune, ce soit l'anglais ; que, s'il s'oriente vers des normes communes en matière de télécommunications, de sécurité et de qualité, ces normes soient américaines ; que, si ses différentes parties sont reliées par la télévision, la radio et la musique, les programmes soient américains ; et que, si s'élaborent des valeurs communes, ce soient des valeurs dans lesquelles les Américains se reconnaissent* ».

Enfin, en octobre 2009, le Professeur Christie Davies écrit : « *La prééminence du français est une anomalie disgracieuse, honteuse. Nous devons travailler à supprimer cette langue aristocratique et obsolète, sinon nous ne parviendrons pas au rêve de créer les États Unis d'Europe* ». Cette hostilité, ici extrême, n'en constitue pas moins une base générale avec de graves conséquences.

Ainsi, la domination de l'anglais exclut les autres langues des publications scientifiques. Claude Hagège (2010 : 37) parle d'un « *véritable impérialisme culturel d'outre atlantique. Chacun sait que le recensement à Chicago de tout ce qui est publié en sciences exclut systématiquement tous les travaux écrits dans une autre langue que l'anglais... Les chercheurs doués qui écrivent dans leur langue ne seront jamais cités et resteront inconnus. Inversement, les chercheurs moins doués, mais qui veulent absolument être lus partout, rédigeront en anglais des travaux beaucoup plus conformistes* ».

A son tour, Jacques Attali (2010 : 33) constate que, du fait de cet exclusivisme de l'anglais, de nombreux secteurs de la recherche en économie se sont appauvris ou même sont désertés alors que leur contribution serait essentielle aujourd'hui pour sortir de la crise. *La lettre d'information de l'Observatoire du plurilinguisme* (2011) déplore ce réductionnisme, souvent celui d'apprentis sorciers dont les « *exercices sophistiqués* » sont seulement désireux « *de démontrer la supériorité du modèle de souveraineté absolue des marchés. La crise actuelle est aussi une crise intellectuelle... D'ailleurs, Joseph Stiglitz en appelle à une réforme de la recherche et de l'enseignement des sciences économiques aux Etats-Unis* ». L'hégémonie linguistique apparaît porteuse d'un risque scientifique majeur.

6. Mythe et réalité de l'anglais mondial

Dans un contexte de relative homogénéisation mondiale, la domination de l'anglais constitue un fantasme vivace. Les réalités évoquées ne sont pas fausses, mais partielles. Nombre de spécialistes de ces questions n'hésitent pas à souligner que, contrairement à notre point de vue partiel, l'anglais, pour des raisons démographiques, est statistiquement en régression à la surface du monde. Rappelons les chiffres en locuteurs : 885 millions pour le mandarin ; 358 millions pour l'espagnol, 322 millions pour l'anglais, 77 millions pour le Français. Même si, comme l'ont montré Alain et Louis-Jean Calvet, ces chiffres ne constituent qu'une des dimensions à prendre en compte.

Pour Kapuscinski (2000), l'auteur d'*Ebène*, il n'y a pas d'uniformisation des langues et des cultures, au contraire ! Pour lui, l'anglais peut gagner et perdre à la fois selon les lieux. Il écrit : « *On apprend de moins en moins les langues européennes dans les pays pauvres. Il y a vingt ou trente ans, on trouvait sans peine à Khartoum, au Soudan, des chauffeurs de taxi qui comprenaient l'anglais. Aujourd'hui, je pourrais peut-être, avec un peu de chance, dénicher un vieux qui*

a des notions d'anglais. Mais les jeunes ne communiquent qu'en arabe. L'anglais est pourtant indispensable à l'heure de la mondialisation. La résistance à la mondialisation est aussi un phénomène mondial – et donc une partie de la mondialisation ».

On a également présenté un développement de l'anglais à partir de l'Internet. Certains des enfants de demain, nouveaux voyageurs et passeurs d'une culture à l'autre et d'une langue à l'autre, auront à cœur d'établir de nouvelles liaisons et de nouvelles compréhensions. Kapuscinski (2000) le constate : « *J'étais à Toronto. C'était tard le soir. Les jeunes à peau claire s'amusaient dans les cinémas et les bistrotts tandis qu'un ami m'introduisait dans une gigantesque bibliothèque publique. Elle était pleine de Japonais, de Chinois, d'Indonésiens qui profitaient de la nuit pour étudier. On peut voir ce genre de scène dans tout le monde anglophone. Des centaines de millions d'enfants des pays pauvres vont à l'école tous les matins, fréquemment pieds nus. Dans quelques années, quand ils seront grands, ils demanderont quelle est leur place sur Terre. La carte mondiale de la culture est en train de changer de façon spectaculaire ».*

Quant au rôle supposé bénéfique et irremplaçable, de l'anglais mondial comme « *lingua franca* », le doute est permis si l'on considère deux études récentes empruntées à *Wikipedia*, entrée « anglais ». Dans une recherche pédagogique conduite à Hanovre, 72% des élèves, pratiquant l'anglais depuis 8 à 10 ans, situent leur niveau de compétence entre « bien » et « très bien ». En réalité, selon un test sérieux, la mention « *très bien* » ne concerne que 1% des étudiants et la mention « *bien* », seulement 4%.

Dans une autre étude, publiée dans *Läkartidningen* (2002), « *III médecins généralistes danois et norvégiens, très à l'aise avec l'anglais* » lisent le même article synoptique pendant 10 minutes. Les uns dans leur langue maternelle, les autres en anglais ». A partir de tout un ensemble de questions auxquelles ils répondent ensuite, on constate que les médecins qui ont lu le texte en anglais ont perdu 25 % de l'information à laquelle les autres ont eu accès dans leur langue maternelle. Pour Claude Hagège (2010 : 36), nombre de scientifiques reconnaissent qu'ils ne peuvent plus être publiés qu'en anglais, mais aussi que s'ils écrivent en anglais ils perdent « la moitié de leur pensée ».

Une langue anglaise jouant un rôle mondial est ainsi aux prises avec des risques majeurs. D'un côté, elle engendre une sorte de « *sabir* » (le globisch). De l'autre, elle est menacée d'une fragmentation déjà commencée.

7. Comprendre l'antagonisme adaptatif « Unité, diversité »

L'« antagonisme adaptatif » « unité, diversité » est l'un des plus généraux qui soient : il concerne aussi le domaine linguistique. Pour Claire Blanche-Benveniste, il départage la « linguistique descriptive » orientée vers la diversité

des langues et la « linguistique théorique » qui recherche l'unité, et l'universalité possibles. » Selon Colin Renfrew, il oppose, au plan de la genèse des langues, les « séparatistes » et les « synthétistes. Mais si nous comprenons que cet antagonisme est régulateur, alors nous comprenons aussi l'impossibilité à terme de toute éventuelle domination d'une seule langue. En effet, comment une même langue pourrait-elle ne pas se diversifier en subissant les influences des milieux différents où elle se développe ?

Telle est la conviction de Claude Hagège (2010 : 38) : « *Regardez l'arabe, le latin : quelle que soit l'époque, toutes les fois qu'une langue unique a voulu s'imposer, la diversité l'a emporté. Tout simplement parce que la diversité est dans la nature* ». Cependant, cela ne doit pas être une raison pour laisser faire car, précise-t-il, « *ni l'arabe ni le latin n'ont jamais eu le pouvoir de pression que l'anglais américain exerce aujourd'hui sur toutes les langues, et qui est une réelle menace* ».

En ce qui concerne l'anglais, plusieurs diversifications sont déjà en cours. En haut de l'échelle sociale, on a le *Wallsglish*, l'anglais de *Wall Street*. En bas de l'échelle sociale, on a, par exemple, l'ebonics, cet anglais des ghettos d'Oakland en Californie, évoqué par Frédérik Douzet (2004). Il évoque aussi le *Spanglisch*. Il y a encore bien d'autres exemples de cette dynamique de différenciation par engendrement de nouvelles langues diversement combinées. A la frontière du Brésil et de l'Argentine on commence à parler le *portu(gn)ol*.

Le mythe de Babel est une allégorie illustrant l'antagonisme adaptatif « unité, diversité ». Les humains ayant tous la même langue, se croient en mesure de défier Dieu en construisant une tour jusqu'au ciel. Celui-ci, pour leur éviter cette erreur, leur envoie la pluralité des langues qui les oblige à se comprendre entre eux dans leur diversité. Nombreux sont ceux qui soulignent aussi que le développement mondial d'Internet n'aura pas pleinement lieu sans intégration d'autres langues que l'anglais.

Par ailleurs, quelles que soient les difficultés des recherches concernant la synthèse de la parole et la traduction automatique, elles inventent de nouvelles approches. François Pignet, plein d'espoirs, le souligne, « *à l'horizon, les nouvelles technologies pourraient réaliser le mythe de la Pentecôte* » qui, dans les Evangiles répond au mythe biblique de Babel. L'émetteur parlera dans sa langue, mais l'auditeur l'écouterà dans la sienne. Nelson Mandela dit magnifiquement : « *Si on parle à un homme dans une langue qu'il comprend on s'adresse à sa tête ; si on lui parle dans sa propre langue, on s'adresse à son cœur.* ».

Il faudra, à l'évidence, que la traduction automatique puisse échapper aux équivalences sommaires et contribuer à la reconnaissance des « intraduisibles » (Cassin, 2004). Cette reconnaissance devrait fortement stimuler l'analyse compréhensive des langues-cultures. Avec comme possibilités un meilleur ajustement

des communications et coopérations et plus encore le renouvellement des connaissances et des inventions culturelles.

Cette relation – multi-, trans- et interculturelle – passée, actuelle et future, des langages et des langues, est condition de prévention de l'inhumain. Edouard Glissant (2011 : 109) la nomme « créolisation ». Selon lui, elle n'a pas à être pensée comme seulement volontariste, elle est déjà en développement factuel. En effet « *Il y a un moment où l'anglo-américain se répand parce qu'il a l'appui des forces techniques du cinéma, de la télévision, du système informatique dont le langage est un langage anglo-américain. Mais cela ne va pas durer parce que l'archipélisation du monde fait qu'il y aura forcément une archipélisation des langages* ».

Encore faut-il que des études soient mises en œuvre sur les langues-cultures de façon à rendre possible une intercompréhension supérieure à ce qu'elle est, en commençant par la compréhension de leur genèse. En sélectionnant des conduites qui deviennent culturelles, les humains les composent en même temps dans leur langue orale et écrite. Ainsi langues et cultures sont inséparables comme elles le sont des contextes d'existence où elles s'engendrent et sont investies comme identités revendiquées. Depuis Humboldt, bien des chercheurs ont reconnu ce syncrétisme – affectif, cognitif, opératoire – des langues-cultures-identités, et voulu en rendre compte.

Ainsi, Henri Van Lier (1990) fut invité à France-Culture pour présenter les « logiques de dix langues européennes ». Il en présenta cinq et dû s'interrompre, accusé de répandre de purs préjugés. Cette dénonciation ne s'est accompagnée d'aucun travail critique sérieux sur les interprétations proposées. On refusait toute possibilité d'analyse de la profondeur d'adhésion aux langues-cultures-identités sans se demander comment les humains en viennent à se battre et à mourir pour elles. Une géopolitique sommaire faisait l'affaire, ignorant le mot du poète : « *On n'habite pas un pays, on habite une langue* ».

Les travaux d'Henri Van Lier sont là en attente d'un accompagnement ouvert qui surviendra, une fois levées les deux erreurs - le déni des cultures et le culturalisme. Alors deviendra passionnante la question difficile de la compréhension étendue et profonde des langues-cultures diverses toutes porteuses d'expérience humaine. Par exemple, c'est aussi économiquement et politiquement qu'il faut penser les variations des modes de communication entre implicite et explicite. Pour ce qui est de l'Allemagne et de la France, nous avons montré, sur ce point, la conjonction nécessaire des travaux de Hall, Elias et Todd. Le but est de nous permettre de comprendre, par l'exemple, que l'étude étendue et approfondie des langues cultures n'est pas seulement documentaire, elle est aussi prospective. Elle conduit à découvrir que l'humain n'est pas seulement à l'origine des langues cultures, il se déploie et se développe encore quand les langues se réfléchissent ensemble. Montrons-le encore, cette fois, à partir des travaux de

François Jullien sur les différents modes d'opposition, « serrés ou desserrés », choisis préférentiellement dans les représentations classiques de l'Occident et de la Chine.

8. Les langues-cultures classiques, chinoise et grecque, et le traitement des oppositions

François Jullien (2008) entend confronter la pensée classique chinoise et la pensée classique « occidentale ». Cette généralisation d'une pensée dite « occidentale » pourrait paraître abusive. Pourtant, Ricœur (1994 : 64) fait ce raccourci : « *Nous qui pensons et parlons grec, que ce soit en allemand ou dans une langue latine* ». Les langues-cultures classiques, chinoise et grecque, ont, l'une et l'autre, posé l'acteur humain comme en même temps immergé dans le monde et séparé de lui, à la fois en opposition et en symbiose. Mais elles n'ont pas donné le même poids à ces deux dimensions. Pour François Jullien « *Selon Confucius, avoir une idée, c'est déjà faire un choix, avoir un parti-pris et donc laisser dans l'ombre une partie de la réalité... le sage doit rester ouvert à tout le réel*. » Confucius disait encore : « *Je ne me braque ni pour ni contre* ». En revanche, Descartes entend « *se rendre comme maître et possesseur de la nature* ».

Héritée des langues-cultures indoeuropéennes, dont le grec, l'action transformatrice victorieuse – militaire, politique, ludique (sportive) esthétique, technique (Prométhée) – est hautement valorisée. Les langues-cultures indoeuropéennes en Inde, en Grèce, ont développé « *l'épopée qui est la magnification des grandes actions héroïques... pas d'épopée dans la tradition chinoise ancienne* ». Alors qu'ils sont absolutisés dans la pensée occidentale (grecque, judéo-chrétienne) comme dans la pensée islamique, les opposés, les contraires sont, en revanche, desserrés, disséminés dans la langue-culture chinoise, pour construire le cours divers des choses (*yin et yang*).

La pensée occidentale se réfère, avec la logique d'Aristote, au principe de contradiction ou du « tiers exclu ». La contradiction n'est, certes, pas ignorée de la pensée chinoise. Ne serait-ce qu'au travers du titre d'un ouvrage célèbre de Mao Zedong, justement intitulé « *De la contradiction* ».

Une histoire de Han Fei, (III^e siècle avant notre ère) est racontée aux petits chinois. Un marchand vend des lances (*mao*) qui transpercent n'importe quel bouclier (*dun*). Il vend aussi des boucliers qui arrêtent toute lance. Dans la langue chinoise, la contradiction se dit textuellement « lance bouclier ».

« *La Chine antique a clairement perçu ce qu'était une contradiction logique* ». Que s'est-il donc passé ? Grecs ou Chinois, peuvent être diversement motivés en fonction des situations, des circonstances, des hasards, des libertés, mais, en aucun cas, du fait d'une nature différente. Ainsi, loin d'ignorer le principe

de contradiction, « *les penseurs de la Chine antique se sont plutôt appliqués à s'en dégager, moins à le réfuter qu'à le dissoudre* ». Jullien cite les formules du Laozi : « *émousser les tranchants, dénouer les écheveaux, égaliser les lumières, unifier les poussières.* ». Il résume : « *La Chine n'a pas aiguisé la contradiction ; elle a pensé la communication par décloturation des opposés* ».

Dans la langue française, les oppositions philosophiques, en particulier cartésiennes, sont largement radicalisées : l'étendue et la pensée, la matière et l'esprit, l'entendement et la volonté. Comme les oppositions pascaliennes : les deux infinis, le pari, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. La Révolution Française, oppose la liberté à l'autorité, l'égalité à l'inégalité. Au 20^e siècle, Bergson oppose la pensée et le mouvant, la morale close et la morale ouverte. Lupasco oppose l'hétérogène et l'homogène, l'actualisation et la potentialisation ; etc. L'épistémologue J.-M. Lévy-Leblond (1996) va même jusqu'à traiter de douze « *contraires* » binaires.

Les oppositions sont aussi ternaires comme chez Lacan : « *le réel, l'imaginaire et le symbolique* » ; chez D.-R. Dufour, chez E. Morin : les « *trinités* ». Cette absolutisation des opposés se retrouve aussi dans d'autres langues européennes comme dans la philosophie allemande : chez Kant, Hegel, Husserl, Heidegger même, si, en réflexivité correctrice, Max Weber signale le caractère discutable de cette essentialisation des notions.

Par ailleurs, certaines exceptions existent aussi comme chez un Spinoza qui n'oppose pas mais identifie « *Deus sive natura* ».

Chaque culture en faisant ses choix se prive d'une conception plus large de la réalité, parfois pendant longtemps, jusqu'au moment où cette réalité s'impose à nouveau. En Occident, les recherches macro et microphysiques ont enfin reconnu des binarités plus associées qu'opposées n'excluant plus des tiers complexes, paradoxaux, entre objectivité et subjectivité, changement et répétition, continu et discontinu, identité et altérité, séparation et symbiose.

« *L'espace-temps* » de la relativité einsteinienne, l'inséparabilité des aspects corpusculaire et ondulatoire dans la physique quantique, les rétroactions positives et négatives en cybernétique, les théories du « *chaos organisateur* », toutes ces associations sont venues détendre des oppositions trop absolues enracinées dans les langues-cultures occidentales. D'où ces révisions épistémologiques du 20^e siècle.

Ces divergences, en apparence théoriques, ont des implications concrètes fondamentales et cruciales par exemple dans le domaine politique. Sans déterminer les conduites, elles ne manquent pas de les orienter. Soucieux d'être en phase avec une réalité que le *yin* et le *yang* ne cessent de transformer, la conduite chinoise pourra paraître trop prudente quand la conduite occidentale paraîtra téméraire, inconsciente. François Jullien (2010) le souligne : « *l'idée d'une influence par imprégnation de l'autorité du Prince, par processus de transformation et de*

contamination du bien, ou l'idée de non-intervention parce qu'il faut savoir se greffer sur la régulation des choses, sont des idées très communes dans la Chine ancienne ». Il ne s'agit pas de tomber dans la facilité en condamnant l'une ou l'autre des orientations culturelles caractéristiques des pensées classiques occidentale ou chinoise, ou en s'imaginant pouvoir trouver le moyen de les fusionner.

L'écart des langues-cultures et des pensées devrait être plutôt l'occasion d'un travail en réciprocité dans l'analyse des situations concrètes toujours en suspens entre des oppositions trop arrêtées et des compositions trop peu inventives.

9. Sagesse de Babel : l'intraduisible et l'avenir humain

Comme on vient de le voir pour le traitement des oppositions, les confrontations entre langues-cultures permettent de découvrir, ou même de mettre en œuvre, des problématiques adaptatives humaines communes. Ces problématiques conduisent à des cultures différentes en raison des libertés adaptatives et d'une géohistoire chaque fois spécifique. Plus de séparation ou d'association, d'individuel ou de collectif, d'abstraction ou de concrétude, de stabilité ou de changement, de tradition ou de novation, d'absolu ou de relatif. Les acteurs humains s'identifient à ces choix culturels qu'ils sélectionnent, reproduisent et valorisent. Cela leur donne l'occasion d'appréciations négatives et d'incompréhensions à l'égard des choix différents faits par les autres. Pour contrecarrer cela, il faut avoir l'intuition que les langues-cultures sont des trésors d'expérience humaine répondant à la complexité des problématiques adaptatives. Les acteurs humains peuvent, dès lors, se comprendre comme s'étant, hier, culturellement différenciés sans nuire pour autant aux possibilités supplémentaires de s'inventer demain moins inhumains. Hier, opinions hostiles et divergences d'intérêts, ont conduit à des conflits parfois extrêmes. Or, ces conflits ont déjà des précurseurs au sein des langues cultures, avec les « intraduisibles ». De même qu'entre les villes, on construit, à grands frais, de nombreux moyens de communication, il faut en construire entre les langues-cultures grâce aux échanges de toutes sortes, grâce à l'interprétariat et à la traduction fondés sur une transdisciplinarité systémique désormais bien acquise.

Gérard Abensour (2010) l'indique : « *Le mythe de Babel va être revu par Ricœur qui en propose une nouvelle lecture. La traduction cesse d'être secondaire, auxiliaire, technique, pour acquérir son autonomie. Elle n'est plus seulement un intermédiaire dans les échanges interculturels et interlinguistiques mais devient la condition de possibilité de toute connaissance en sciences humaines et sociales* ».

Le nouvel âge de la traduction conduit à des émergences tierces qui n'étaient pas encore aperçues. La traduction quitte la mythologie des transparences traductives comme celle des équivalences esthétiques des belles infidèles. La Traduction

devient inventive, elle est aussi « transduction ». Ce concept de Gilbert Simondon (2005) est précieux dans la mesure où il pose que la différence irréductible des langages et des langues est l'occasion d'une naissance de l'humain, promise et remise, toujours en genèse. L'intraduisible est la garantie de la subjectivité des acteurs humains comme celle de l'objectivité du monde. L'intraduisible est le chemin qui mène au noyau dur de ce trésor d'une humanité en gestation : là où l'autre résiste comme autre, vérité mise en lumière par Levinas.

Pour cela, il faut trouver comment référer entre eux l'intraduisible interne à chaque langue, l'intraduisible entre langues et les malheurs humains. Plus qu'un signal de la différence culturelle, l'intraduisible est le signal d'alarme de l'insuffisante intelligibilité de nos relations au réel, à nous-mêmes et aux autres (Demorgon, 2009). L'intraduisible change alors de statut. Il est une chance, « *un merveilleux malheur* ».

On commence à comprendre que les langues-cultures ne sont pas seulement à parler mais à penser, à vivre, présences cachées d'expériences acquises ou en genèse. Faute de connaître l'aventure de ces problématiques générales, les humains se privent de moyens supplémentaires de traiter mieux leurs problématiques spécifiques, géopolitiques et transpolitiques actuelles.

Bibliographie

- Abensour, G. 2010. « Les trois âges de la traduction ». In : *L'archicube*. Paris : E.N.S., p. 95-100.
- Attali, J. 2010. *Tous ruinés dans dix ans ?* Paris : Fayard.
- Cassin, B. (dir.). 2004. *Vocabulaire européen des philosophies. Dict. des intraduisibles*. Paris : Seuil.
- Cortès, J. 2010. « Entre Gerfaut et Germinal, le Gerflint ». In *Synergies Monde méditerranéen*, n°1 GERFLINT, p. 151-165.
- Demorgon, J. 2009. « L'intraduisible pensée des cultures et la culture de l'intraduisible ». In : *Cahiers d'études germaniques*, n° 56. R. Sauter et M. Godé (dir.). *Traduire, adapter, transposer. Aix en Provence : Université de Provence*, p. 15-37.
- Douzet, F. 2004. *Géopolitique de l'anglais*. Paris : La Découverte.
- Glissant, E. 2011. *L'imaginaire des langues*. Entretiens avec L. Gauvin. 1991-2009. Paris : Gallimard.

Grandazzi, A. 2010. « Le latin, langue universelle » - Hagège, C. « Défendre la multiplicité des langues ». In : *L'archicube*, Décembre, n° 9 : *Quelles langues pour quels savoirs ?* Paris : E.N.S. p. 33-68.

Jullien, F. 2010. *L'invention de l'idéal et le destin de l'Europe*. Paris : Seuil. – 2008. *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris : Fayard.

Kapuscinski, R. 2000. *Ebène*, Paris : Plon.

Läkartidningen. 2002. n° 26-27, Stockholm, cité in Cortès, op. cit.

Lévy-Leblond, J.-M. 1996. *Aux contraires*, Paris : PUF.

Ricœur, P. 1994. *Sur la traduction*, Paris : Bayard.

Simondon, G. 2005. *L'individuation à la lumière des notions de formes et d'information*. Paris : Millon.

Todd, E. 1999. *La diversité du monde*. Paris : Seuil.

Van Lier, H. 1990. « Logique des Langues européennes ». In : *Le Français dans le monde*. 10 Numéros depuis celui d'avril 1989 jusqu'à celui de juillet 1990. Paris : FIPF.

Walter, H. 2001. *Honni soit qui mal y pense. L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*. Paris : Robert Laffont.